



ANTOINE COMPAGNON
Un été avec Pascal



Équateurs
parallèles

UN ÉTÉ AVEC
PASCAL

DU MÊME AUTEUR

LA SECONDE MAIN OU LE TRAVAIL DE LA CITATION, Seuil, 1979.

LE DEUIL ANTÉRIEUR, Seuil, 1979.

NOUS, MICHEL DE MONTAIGNE, Seuil, 1980.

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE DES LETTRES, Seuil, 1983.

FERRAGOSTO, Flammarion, 1985.

PROUST ENTRE DEUX SIÈCLES, Seuil, 1989.

LES CINQ PARADOXES DE LA MODERNITÉ, Seuil, 1990.

CHAT EN POCHE : MONTAIGNE ET L'ALLÉGORIE, Seuil, 1993.

CONNAISSEZ-VOUS BRUNETIÈRE ?, Seuil, 1997.

LE DÉMON DE LA THÉORIE, Seuil, 1998.

BAUDELAIRE DEVANT L'INNOMBRABLE, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

LES ANTIMODERNES, DE JOSEPH DE MAISTRE À ROLAND BARTHES, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.

LA LITTÉRATURE, POUR QUOI FAIRE ?, Fayard, 2007.

LE CAS BERNARD FAÏ : DU COLLÈGE DE FRANCE À L'INDIGNITÉ NATIONALE, Gallimard, coll. « La suite des temps », 2009.

LA CLASSE DE RHÉTO, Gallimard, 2012.

UN ÉTÉ AVEC MONTAIGNE, Équateurs/France Inter, 2013.

BAUDELAIRE L'IRRÉDUCTIBLE, Flammarion, 2014.

UN ÉTÉ AVEC BAUDELAIRE, Équateurs/France Inter, 2015.

PETITS SPLEENS NUMÉRIQUES, Équateurs, 2015.

LES CHIFFONNIERS DE PARIS, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2017.

Antoine Compagnon

UN ÉTÉ AVEC
PASCAL

ÉQUATEURS FRANCE INTER

ISBN 978-2-84990-750-4.

Dépôt légal : mai 2020.

© Équateurs - Humensis / France Inter, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

Sites Internet : www.editionsdesequateurs.fr
www.franceinter.fr

Courriel : contact@editionsdesequateurs.fr

Avant-propos

Après Montaigne, qui inaugura la série « Un été avec » sur France Inter et aux Équateurs, comment ne pas en venir un jour à celui qui fut son meilleur lecteur ? Pascal fut son disciple le plus attentif, mais aussi son adversaire le plus ferme. Les *Pensées* naquirent d'un *Contre Montaigne*, comme *À la recherche du temps perdu* d'un *Contre Sainte-Beuve* enfoui sous le roman de Proust. « Montaigne a tort » (454-525), proclame Pascal sur quasi tous les sujets auxquels il touche dans les *Pensées* : « il parlait trop de soi » (534-649), « il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre » (559-680), ses défauts sont « grands », en particulier « le sot projet qu'il a de se peindre » (644-780)¹. Montaigne transparait partout dans les *Pensées*, car il fut le modèle des hon-

1. Les éditions utilisées sont indiquées dans la « Bibliographie », page 229.

nêtes hommes que Pascal cherche à convertir. Pas de penseur plus opposé à Montaigne que Pascal, mais les *Pensées* seraient inconcevables sans les *Essais*. Les deux écrivains forment l'un de ces couples indivisibles dont la littérature française tire sa grandeur.

Parler de Pascal, c'est donc aborder le partenaire d'un duo miraculeux, fondateur de notre modernité, c'est-à-dire de la liberté de l'esprit. L'un et l'autre traitent de tout et de rien indépendamment de tout préjugé : l'homme, la société, l'univers, le pouvoir, la foi, l'angoisse, la mort, le jeu... Et Pascal contredit Montaigne, condamne son scepticisme et sa nonchalance, mais il lui arrive aussi de le rencontrer après réflexion. Par exemple, leurs options politiques se ressemblent : ils se méfient tous deux des réformes, craignent le désordre ; le conservatisme éclairé les rapproche.

Pour Montaigne il y a quelques années, nous improvisions. Je rédigeais ma chronique comme un feuilleton ; je l'enregistrais par petits paquets, sans savoir où j'irais par la suite. Pour Pascal, la série était rodée et plus de rigueur me fut demandée ; il aurait fallu tout enregistrer d'une traite. L'allure à sauts et à gambades convient sans doute mieux à Montaigne, mais je redoutais tout de même cette liberté perdue qui risquait de rendre la chronique plus scolaire,

puisque la fin serait déjà écrite, que je saurais où j'allais.

Or les circonstances en ont décidé autrement. Alors que je me replongeais dans Pascal avec impatience (ma fidélité remonte aux premiers cours que j'ai donnés à l'université il y a une quarantaine d'années), la santé d'une personne chère se dégrada irrémédiablement. Je passais mon temps auprès d'elle, débrouillant les *Provinciales* et les *Pensées* à son chevet, prenant des notes, griffonnant. Elle lut une première liasse de chroniques, les commenta, me suggéra des retouches. Mais les enregistrements durent être décommandés. La suite, car la force lui manquait, ce fut moi qui la lui lus dans ce qu'on appelle une « maison de fin de vie ». Je crois bien que la dernière chronique à laquelle elle réagit avec conviction fut « Le cœur a ses raisons ». Nous eûmes une discussion sur les affinités entre la pensée du cœur chez Pascal et la philosophie contemporaine des émotions, et je repris mon texte aussitôt. Dans les derniers jours, je lui lus encore « Qu'est-ce que le moi ? » et « Reines de village et fausses fenêtres », mais je sautai certaines citations de Pascal que je ne souhaitais pas qu'elle entende.

Cela semble un comble de l'exprimer ainsi, mais Pascal me servit – ou même nous servit – de divertissement. Je me récitais sans cesse ce

fragment des *Pensées* qui me troublait énormément :

« Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est point triste et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes. Il ne faut pas s'en étonner, on vient de lui servir une balle et il faut qu'il la rejette à son compagnon » (453-522).

La balle après laquelle je courais et que je m'appliquais à relancer du mieux que je pouvais, c'était cette pensée même. Je jouais avec Pascal, et ce jeu me distrayait, il m'aidait à traverser les jours et les nuits.

Il n'y a pas de honte à le reconnaître, seulement un paradoxe de plus, figure dont les raisonnements de Pascal ne sont jamais avares. Et c'est bien la preuve de la profonde vérité humaine et de la terrible actualité des *Pensées*. Nous disputâmes sur le cœur et la raison jusqu'au dernier souffle, non pas pour nous dissimuler la réalité, nous voiler la vérité, mais parce que tout ce qu'écrit Pascal est si provocant que seule la mort parvient à nous faire taire, le silence infini.

Les enregistrements, réalisés dans des conditions difficiles, requièrent toute la patience

d'Anne Weinfeld, réalisatrice, et de Marie-Sophie Ferdane, comédienne, qui surent s'adapter à un calendrier bousculé et que je remercie. Ma reconnaissance va à Laurence Bloch, Anne-Julie Bémont et Olivier Frébourg, qui me renouvelèrent leur confiance et parièrent pour l'incertain.

Trente-cinq chroniques ont été diffusées à la radio, mais j'avais décidé d'en écrire quarante, comme pour Montaigne. Puis, au dernier moment, j'en ai rédigé une quarante et unième en prime. Il reste à deviner laquelle.

« Cet effrayant génie »

Ma nuit chez Maud, l'un des « Contes moraux » d'Éric Rohmer, se passe à Clermont-Ferrand. Il y est beaucoup question de Pascal, né à Clermont. Au début du film, réalisé il y a cinquante ans, en 1969, Jean-Louis Trintignant, qui incarne un jeune ingénieur catholique troublé par le désir, feuillette dans une librairie les *Œuvres complètes* de Pascal. Plus tard, chez Maud, jeune femme auprès de qui il passera la nuit, la conversation revient à l'auteur des *Pensées*. Maud rappelle les deux ou trois choses qu'elle sait de lui, celles que l'on se rappelle longtemps après avoir quitté l'école : elle cite le roseau pensant (145-231) et les deux infinis (230-199). Elle aurait pu ajouter le pari (680-418), le nez de Cléopâtre (32-413, 79-46), l'uretère de Cromwell (622-750), ou les reines de village (486-586). Les *Pensées* renferment tant de formules et d'images inoubliables. Pascal fut l'un des plus grands virtuoses de la langue

française, mais d'abord un mathématicien et un physicien incomparable, et encore un philosophe et un théologien hors pair.

Nul mieux que Chateaubriand, dans le *Génie du christianisme*, n'a exprimé l'admiration que Pascal nous inspire et la légende qui l'entoure : « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois ans, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de

l'homme : cet effrayant génie se nommait *Blaise Pascal*. »

Chateaubriand voit en Pascal un héros romantique, un géant prométhéen. Il le confond avec son adversaire ou interlocuteur des *Pensées*, le libertin, c'est-à-dire l'athée ou l'indifférent en matière de religion, que Pascal cherche à convertir en provoquant chez lui la terreur de sa condition. Pascal n'est pas le libertin, il a des certitudes – ou il affecte la certitude, car la foi ne protège pas du doute –, mais nous, modernes, pensons que l'angoisse existentielle du libertin est la sienne, et nous nous identifions à lui. C'est pourquoi l'argument du pari a tant frappé, ainsi que quelques notions mémorables qui décrivent l'homme déchu : le divertissement, la raison des effets, la pensée de derrière, l'esprit de finesse. Plusieurs sentences frappantes sont inscrites dans le cerveau de tout Français : « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (233-201) ; « qui veut faire l'ange fait la bête » (557-678) ; « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point » (680-423).

Pascal représente pour nous l'homme partagé entre la science et la foi, soumis au tragique du Dieu caché, à l'angoisse de la condition humaine, et nous négligeons que les *Pensées* offrent les rudiments d'une « Apologie de la reli-

gion chrétienne », même si Pascal n'emploie jamais ce terme.

Dans *À la recherche du temps perdu* de Proust, Swann exprime dans un paradoxe son admiration pour Pascal : « Ce que je reproche aux journaux c'est de nous faire faire attention tous les jours à des choses insignifiantes tandis que nous lisons trois ou quatre fois dans notre vie les livres où il y a des choses essentielles. Du moment que nous déchirons fiévreusement chaque matin la bande du journal, alors on devrait changer les choses et mettre dans le journal, moi je ne sais pas, les... *Pensées* de Pascal ! [...] Et c'est dans le volume doré sur tranches que nous n'ouvrons qu'une fois tous les dix ans [...] que nous lirions que la reine de Grèce est allée à Cannes ou que la princesse de Léon a donné un bal costumé. Comme cela la juste proportion serait rétablie. »

Les *Pensées* sont un chef-d'œuvre de la littérature française, mais d'abord les fragments confus d'un discours dont la maladie et la mort interrompirent la rédaction. L'ouvrage nous séduirait-il autant si Pascal l'avait achevé, qu'il fût devenu une dissertation et qu'il n'eût plus la forme fulgurante de fusées ?

« Talon de soulier »

Les *Pensées* fourmillent de fragments elliptiques qui nous arrêtent par leur étrangeté, comme celui-ci : « Le bec du perroquet, qu'il essuie quoiqu'il soit net » (139-107). Puis l'on se dit qu'il s'agit d'une remarque sur l'automatisme, sur les animaux-machines tels que Descartes les concevait : si le perroquet avait assez d'esprit pour réfléchir, il ne continuerait pas d'essuyer son bec quand celui-ci est déjà propre. Or certains hommes, ou même nous tous, se comportent comme des animaux, des machines, des automates. Par exemple un bavard :

« Le docteur qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de désir de dire » (483-581).

L'automatisme est pour Pascal la marque de la misère de l'homme.

Voici un autre de ces fragments mystérieux des *Pensées* :

« Talon de soulier. / Ô que cela est bien tourné ! Que voilà un habile ouvrier ! Que ce soldat est hardi ! Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions. Que celui-là boit bien ! Que celui-là boit peu. Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc. » (69-35).

« Talon de soulier » : ce motif récurrent des *Pensées* me hante depuis longtemps. Si j'écrivais mes Mémoires, j'aimerais leur donner pour titre « Talon de soulier », tant l'image me semble frappante.

Le fragment illustre l'absurdité de nos comportements, l'arbitraire des décisions les plus importantes, que nous prenons à la légère. Nous dépendons du hasard, nous fondons nos choix de vie essentiels sur des caprices et des brouilles. On adopte son métier non pas en raison d'une vocation profonde, mais sur des mobiles anodins, vains, vides : la réputation, les compliments attendus. « Talon bien tourné », ce détail insignifiant est l'illustration dérisoire de notre vanité, cette fierté qui peut s'attacher à l'un des métiers les plus bas sous l'Ancien Régime, celui du savetier.

Pascal revient volontiers sur ce sujet :

« Métiers. / La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque objet qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime » (71-37).

Voilà pour la vocation des hommes de guerre, bêtement séduits par l'honneur d'une mort héroïque. Le fragment, comme « Talon de soulier », figure dans la liasse « Vanité » des *Pensées*. Pascal classa la nuée de ses fragments en 1658 ; il ébaucha l'ordre de son « Apologie » dans vingt-sept liasses. Les dix premières développent une anthropologie, ou tableau de la condition humaine, et les dix-sept suivantes une théologie, ou esquisse d'un cheminement vers Dieu : « Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. / Deuxième partie : Félicité de l'homme avec Dieu. » Ou encore : « Première partie : Que la nature est corrompue, par la nature même. / Deuxième partie : Qu'il y a un Réparateur, par l'Écriture » (40-6). Le premier chapitre sur l'homme aurait été consacré à la « Vanité », grand thème biblique, *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*, « Vanité des vanités, tout est vanité », suivant les premiers mots de l'Ecclésiaste, dénonçant le vide, le néant du monde et des hommes.

Or le choix du métier est pour Pascal l'un des meilleurs exemples de la vanité humaine :

« Métier. / [...] Que de natures en celle de l'homme ! Que de vacations, et par quel hasard !

Chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer.
Talon bien tourné » (162-129).

Nous nous déterminons sur des apparences. Mais ne croyons pas que le métier de mathématicien ou de physicien, de poète ou de théologien, échappe à la loi de la vanité. Pascal sait que la recherche de la gloire n'a pas été absente de ses travaux scientifiques, ni même de son pamphlet contre les jésuites, ses *Provinciales*, ses *Petites Lettres*, dont le succès mondain ne l'a pas laissé insensible. Et nous sommes pris dans les contradictions : si nous n'agissons pas pour la gloire, alors nous nous abandonnons à l'inaction et à la paresse :

« La gloire. / L'admiration gâte tout dès l'enfance. Ô que cela est bien dit, ô qu'il a bien fait, qu'il est sage, etc. (*le talon de soulier*). Les enfants de Port-Royal auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance » (97-63).

En se gardant d'un défaut (l'orgueil, la quête de gloire), on tombe dans le défaut contraire (l'oisiveté, l'indolence). Pascal l'observe chez les enfants des Petites-Écoles de Port-Royal, éduqués à l'humilité et manquant d'aspiration. Le juste milieu est inaccessible à l'homme seul.

Amor sui

L'amour de soi, ou amour-propre, fut la grande affaire des moralistes de l'âge classique – parce que cette passion est réputée dévorante, toute-puissante chez l'homme déchu. Depuis la faute d'Adam, à la suite du péché originel, l'absence de Dieu a créé dans le cœur humain un vide infini, impossible à combler par des objets finis. L'amour-propre s'est substitué à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain à travers Dieu, c'est-à-dire à la charité : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », recommandait le Christ dans l'évangile de saint Jean (Jean, XIII, 34). Mais la charité peine à la tâche et c'est l'amour-propre qui dirige le monde, l'amour de la créature, non l'amour du prochain.

Il est partout question de l'amour-propre dans les *Pensées* : « La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi, et de ne considérer que soi » (743-978). Dans son

égoïsme, l'homme ne peut pourtant ignorer « que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misère ». Tout le renvoie à sa propre déchéance :

« Il veut être grand, et il se voit petit. Il veut être heureux, et il se voit misérable. Il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections. Il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris » (*ibid.*).

Mais au lieu de le convaincre de son état, ce spectacle lui inspire « la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer », et « il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts ».

L'amour-propre, que Pascal appelle aussi concupiscence, est le contraire de la charité ; c'est l'amour de la créature qui ne dépend plus de l'amour de Dieu. Pascal suit saint Augustin, pour qui c'est la volonté qui aime, au sens où elle désire, est attirée, comme aimantée par son objet. Si c'est par Dieu, cela donne la charité, mais si c'est par la créature, cela donne la concupiscence. L'amour mobilise l'âme, lui donne force et vie ; il la conduit vers son « lieu naturel » : « Mon poids, c'est mon amour », *Pondus meum amor meus*, disait saint Augustin dans les

Confessions (XIII, 9). Si Augustin parle de « deux amours », il n'en existe en vérité pour lui qu'un seul, car la charité et la concupiscence ne se distinguent que par l'objet (Dieu ou les créatures).

Après la mort de son père, en 1651, Pascal écrivit une magnifique lettre de consolation à sa sœur Gilberte et à son beau-frère, Florin Périet. On ne trouve pas de meilleure définition de l'amour-propre dans son œuvre :

« Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine ; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. [...] La vérité qui ouvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même [...]. L'homme en cet état non seulement s'aimait sans péché, mais ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché. Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours ; et l'amour pour soi-même étant resté [...], cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté [...]. Voilà l'origine de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence ; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché » (II, p. 857-858).

Avant le péché, l'homme connaissait innocemment les deux amours, mais, après le péché,

l'homme est possédé par la concupiscence, coupé de l'amour de Dieu, livré en entier à l'amour de la créature, à l'*amor sui* (*Écrits sur la grâce*, III, p. 793).

Tout n'est pourtant pas perdu. L'homme déchu, disait encore saint Augustin, reste *capax Dei*, « capable de Dieu » (*De Trinitate*, XIV, 8, 11), capable de retrouver le chemin de la vérité. À la suite de la Réforme protestante, le concile de Trente réaffirma la capacité de l'homme à coopérer avec la grâce divine, le péché originel n'ayant pas effacé entièrement l'image de Dieu en lui.

Pascal entend d'abord humilier l'homme, rabattre son amour-propre, pour ensuite lui indiquer comment s'en sortir ; d'abord montrer que la religion est « vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme », c'est-à-dire cette misère que son amour-propre lui dissimule, puis qu'elle est « aimable parce qu'elle promet le vrai bien » (46-12). Ce qui revient tout de même à flatter un peu son amour-propre :

« Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien, mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide, mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se

18.	« Il n'est ni ange ni bête, mais homme »	99
19.	Le libertin	105
20.	« Joie, joie, joie, pleurs de joie »	109
21.	La méthode de Pascal	115
22.	Le « misanthrope sublime »	121
23.	« Un roi sans divertissement »	125
24.	Les trois ordres	131
25.	« Le cœur a ses raisons »	137
26.	« Ce n'est pas dans Montaigne »	143
27.	Les trois concupiscences	147
28.	Le mystère de la prédestination	151
29.	Le miracle de la Sainte Épine	157
30.	Le juste milieu	161
31.	La double pensée	167
32.	« Qu'est-ce que le moi ? »	171
33.	Reines de village et fausses fenêtres	177
34.	« Travailler pour l'incertain »	183
35.	« Infini rien »	189
36.	Vice privé, bien-être public	195
37.	« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé »	199
38.	Le Dieu caché	205
39.	Esprit de géométrie, esprit de finesse	211
40.	L'honnête homme	217
41.	M. de Mons, Louis de Montalte, Amos Dettonville, Salomon de Tultie	223
	Bibliographie	229

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

